John Carter Brown
Library
Brown University

RÉVOLUTION
DE
L'AMÉRIQUE.

PAR

M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DES ETABLISSEMENS, ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LONDRES.

1781.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

L'HISTOIRE philoſophique & politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, par M. l'Abbé RAYNAL, eſt certainement un des plus beaux ouvrages qui aient paru depuis la renaiſſance des lettres, & peut-être le plus inſtructif de ceux que nous connoiſſons. C'eſt une production, dont on n'avoit point de modèle; & qui pourra bien en ſervir un jour. Le public ſouhaitoit avec impatience ce ſupplément, attendu depuis ſi long-temps, qui devoit traiter des démêlés de la Grande-Bretagne avec ſes colonies. L'Editeur, dans le cours de ſes voyages, a eu le ſingulier bonheur de ſe procurer une copie de cet excellent traité, qui n'a pas encore paru dans l'étranger. Il ſe flatte que l'illuſtre hiſtorien aura quelque indulgence pour un homme qu'aucune conſidération n'auroit pu engager à donner, ſans ſon

aveu, cet écrit au public, s'il n'eut été intimement perſuadé que les raiſonnemens ſolides dont il eſt rempli, pourront dans ce moment de criſe, être de quelque ſervice à cette patrie qu'il aime & chérit avec une ardeur, qui ne le cède qu'à cette flamme d'un ordre ſupérieur, dont brûle l'écrivain Philantrope, pour la liberté & pour le bonheur de toutes les nations de la terre. L'éditeur ne donne pas ſeulement ce brillant morçeau tel qu'il a été compoſé en François; il en publie auſſi la traduction en Anglois, en faveur de ceux qui n'entendent pas la première de ces langues, ou de ceux auxquels elle n'eſt pas très-familière. Il ſouhaite que la copie ait quelque choſe de la chaleur, de la grâce, de la force, & de la dignité de l'original.

Il doit avertir que l'auteur a évalué les monnoies en livres tournois, & qu'il eſtime la livre ſterling vingt-deux livres dix ſols.

On n'oſe croire qu'indépendamment

de cet esprit de bienfaisance qui caractérise ce traité historique & philosophique, la profondeur des vues politiques, le jugement exquis, & même les salutaires sarcasmes dont il est assaisonné, ne sauroient être présentés plus à propos, à ceux pour qui il est principalement destiné. Il paroît aujourd'hui que le vœu général de la nation, & même son attente, sont, que le parlement, avant la fin de sa séance, prenne enfin, si toutefois il en est encore temps, des mesures efficaces pour terminer les dissentions dénaturées & honteuses qui ont si cruellement déchiré le sein de la mère-patrie & ses colonies ; dissentions au milieu desquelles, les peuples, (ainsi que l'a très - bien observé l'auteur du projet d'accommodement fondé sur la justice & sur la générosité) se voyent dépouillés de part & d'autre de leurs plus chers avantages, & où le sacrifice forcé de leur félicité mutuelle, est suivi de la misère, & du mépris des nations.

AVERTISSEMENT
DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE LYON.

M. L'ABBÉ RAYNAL, après avoir éclairé les hommes par ſes écrits, a voulu encore leur procurer de nouvelles lumières, en excitant l'émulation. Aſſocié aux travaux de l'Académie de Lyon, il a propoſé à cette compagnie, d'annoncer deux ſujets de Prix, dont il a fait le fonds, pour être diſtribués par elle, aux Auteurs qu'elle jugera avoir le mieux rempli les vues du programme.

L'Académie a accepté cette offre avec reconnoiſſance, & s'empreſſe de publier les deux ſujets.

Le premier ſujet, propoſé pour l'année 1782, *ſe rapporte excluſivement aux manufactures & à la proſpérité de la ville de Lyon; & quoique dicté par les vues les plus judicieuſes & les plus patriotiques, on ſe diſpenſe de le donner ici,*

ſon objet étant purement local & borné, & n'ayant pas, comme celui du ſecond, un rapport direct & immédiat avec les intérêts de l'humanité.

POUR L'ANNÉE 1783.

L'ACADÉMIE propoſe le ſujet qui ſuit.

La decouverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre-humain ?

S'il en eſt réſulté des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître?

Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier ?

Le prix conſiſte en une ſomme de 1200 livres, qui ſera remiſe à l'auteur couronné, ou à ſon Fondé de procuration.

CONDITIONS.

Toutes perſonnes, de toute nation, pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens tutélaires & les vétérans ; les Aſſociés y ſeront admis. Les auteurs ne ſe feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une deviſe à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui con-

tiendra la même deviſe, leurs noms & les lieux de leur réſidence.

Vu l'importance du ſujet, l'Académie ne fixe aucunement l'étendue des mémoires, & ſe contente d'inviter les auteurs à les écrire en François ou en Latin.

Aucun ouvrage ne ſera admis au concours, paſſé le premier Février 1783. L'Académie proclamera le Prix, la même année, dans ſon aſſemblée publique, après la Fête de Saint Louis.

Les paquets ſeront adreſſés, francs de port, à Lyon,

A M. LA TOURRETTE, *noies, Secrétaire perpétuel pour la Claſſe des Sciences, Rue Boiſſac*; ou

A M. DE BORY, *Secrétaire perpétuel pour la claſſe des Belles-Lettres, Rue Boiſſac*; ou

A M. AIMÉ DE LA ROCHE, *Imprimeur-Libraire de l'Académie, maiſon des halles de la Grenette.*

Signé, LA TOURRETTE,
Secrétaire perpétuel.

A Lyon, le 5 Septembre 1780.

RÉVOLUTION
DE
L'AMÉRIQUE.

L'ANGLETERRE sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déjà trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 l. qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 l. elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires, avec cent trente millions qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

Etat de détresse où se trouve l'Angleterre. 1763.

Les terres restoient chargées d'un impôt

plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes ſur les maiſons & ſur les fenêtres. Le contrôle des actes peſoit ſur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer, tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amuſement payoit plus qu'on ne l'auroit cru poſſible. Pour ſe dédommager du ſacrifice qu'il avoit fait à la conſervation des citoyens, en prohibant les liqueurs ſpiritueuſes, le fiſc s'étoit jetté ſur la drèche, ſur le cidre, ſur la bière, ſur toutes les boiſſons à l'uſage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fut accablé de droits à l'entrée & à la ſortie. Les matières premières & la main d'œuvre étoient montées à ſi haut prix dans la Grande-Bretagne, que ſes négocians ſe voyoient ſupplantés dans les contrées où ils n'avoient pas même éprouvé juſqu'alors de concurrence. Les bénéfices de ſon commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient par annuellement au-deſſus de cinquante-ſix millions; & de cette balan-

ce il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des ſommes placées par les étrangers dans ſes fonds publics.

Les reſſorts de l'état étoient forcés. Les muſcles du corps politique, éprouvant à la fois une renſion violente, étoient, en quelque maniere, ſortis de leur place. C'étoit un moment de criſe. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples : on ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles, que faiſoit le gouvernement, étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent ; ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les ſacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole. Cette vue étoit ſage & juſte.

L'Angleterre appelle ſes Colonies à ſon ſecours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à ſa défenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique

que chaque claſſe peut conſerver l'entière & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſéde. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche ; mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident, & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumieres & la conduite des gouvernements ?

Du vice de la puiſſance légiſlative, qui exagère l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur ; vaine décoration

de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, reſſource de l'oiſiveté impuiſſante au milieu des ſoins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il eſt vrai, ſe donne aux beſoins publics : mais l'incapacité diſtraite les applique ſans jugement comme ſans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour ceſſer de l'être, ſouffre dans l'impôt une diſtribution injuſte, une perception qui n'eſt elle-même qu'une oppreſſion de plus. Alors tout ſentiment patriotique s'éteint Il s'établit une guerre entre le prince & les ſujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroiſſent plus que les ennemis du citoyen. Il défend ſa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invaſion. Tout ce que la ruſe peut dérober à la force, paroît un gain légitime ; & les ſujets, corrompus par le gouvernement, uſent de repréſailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils ſont eux-mêmes dupes & victimes. Le fiſc inſatiable & ardent, moins ſatisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui

refuſe, pourſuit avec cent mains ce qu'une ſeule oſe lui dérober. Il joint l'activité de la puiſſance à celle de l'intérêt. Les véxations ſe multiplient. Elles ſe nomment châtiment & juſtice ; & le monſtre, qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grâces au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichiſſent. Heureux le Souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à ſon peuple un compte fidèle de l'emploi des ſommes qu'il en exigeroit! Mais ce Souverain n'a point encore paru, & ſans doute il ne ſe montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège, n'en eſt pas moins néceſſaire & ſacrée; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloiſes de l'Amérique en avoient donné l'exemple; & jamais le miniſtere Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de déliberations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans

des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiècles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du nouveau monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur.

N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent, n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux juſqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéiſſent, ne les faites pas ſouvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible ſera venu ; dès qu'ils auront penſé qu'ils ne ſont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs ſont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu ſe rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet uſage nous déplaît*; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité déſormais déteſtée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choiſir de la part des peuples que l'inſolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une adminiſtration ſage eſt donc de ménager les opinions

dominantes dans un pays : car les opinions ſont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler ſans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la perſuaſion, ſi elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'eſt pas permis de les contrarier ſans néceſſité; & il n'y en eût jamais pour rejetter le ſyſtême adopté par l'Amérique ſeptentrionale.

En effet, ſoit que les diverſes contrées de ce nouveau monde fuſſent autoriſées, comme elles le ſouhaitoient, à envoyer des repréſentants au Parlement, pour y délibérer avec leur concitoyens ſur les beſoins de tout l'Empire Britannique; ſoit qu'elles continuaſſent à examiner dans leur propre ſein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit réſulter aucun embarras pour le fiſc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude; & ces provinces ſe ſeroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit

voulu leur faire porter. Dans le ſecond, le miniſtère diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient dela nature deleurs chartes;ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des Rois féroces comme ſous des Rois imbécilles, dans des moments de ſervitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à

la hache des tyrans : mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes Rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un Roi deſpote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau Souverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue qui pût à jamais arrêter le deſpotiſme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppreſſion ; que les fonds levés en apparence pour ſa ſûreté, ſervent tôt ou tard à ſa ruine. L'Anglois, en fondant ſes colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient tranſmiſes à ſes enfans.

Ah ! ſi dans ces contrées même de l'Europe, où l'eſclavage ſemble depuis long-temps s'être aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts ; où le deſpotiſme des armées ſoutient le deſpotiſme des Cours; où l'homme enchaîné dès ſon berceau, garrotté des doubles liens & de la ſuperſtition & de la politique, n'a jamais reſpiré l'air de la liberté : ſi dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au ſort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuſe qui a ſu en faire le fondement & la baſe de ſa conſtitution ; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs Pères ? Ils ſavent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le ſol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un ſentiment favorable à ces idées. Diſperſés dans un continent immenſe ; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, au bord de ces forêts où tout eſt encore ſauvage & où rien

ne rappelle ni la ſervitude ni la tyrannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs, ces peuples livrés preſque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs ſimples, auſſi éloignés juſqu'à préſent de la richeſſe que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des beſoins. C'eſt dans cet état ſur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & ſe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui ſemble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la réſolution des Américains.

L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le miniſtère Britannique ignorât ces diſpoſitions ; ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car, qu'on le remarque bien : la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernements, comme ſi les chefs des

nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclorre ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur le papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple, renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des ateliers; & la laine, le lin, le coton groſſiérement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpèce de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du miniſtere appuient ces mécontentemens ; & l'acte du timbre eſt révoqué après deux années d'un mouvement convulſif, qui, dans d'autres temps, auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies eſt de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut, en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, ſoit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui ſont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent ſeptentrional ne ſont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que perſonne ne peut conteſter à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir ſur ſes exportations les droits qui conviennent à ſes intérêts, puiſqu'elle n'ôte point à ſes établiſſemens, ſitués au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les mar-

chandiſes aſſervies aux nouvelles taxes. Ce ſubterfuge paroît une dériſion à des hommes, qui, purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni ſe procurer par leur induſtrie, ni par des liaiſons étrangères, les objets qu'on vient d'impoſer. Que ce ſoit dans l'ancien ou dans le nouveau monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne ſeroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſées d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières aſſociations nationales leur étant inconnus, toute réſiſtance à leur

volonté

volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet. Il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi la dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une première uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités en matière de culte & de politique ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les

nations les a portées à ſecouer ces deux jougs à la fois, & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premières bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtère Britannique la violant, il falloit néceſſairement qu'un peuple tout compoſé de citoyens ſe soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fut perçue. C'étoit quelque choſe : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné : & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pal-

lier la honte d'abandonner entiérement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

Le miniſtère, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le nouveau-monde, lorſqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique ſeptentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercîmens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque oſe la vendre. Là, on charge de la même flétriſſure ceux qui en conſerveront dans leurs magaſins. Pluſieurs contrées renoncent ſolemnellement à l'uſage de cette boiſſon. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reſte de cette feuille, juſqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué

Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

cinq ou ſix millions; & il n'en fut pas débarqué une ſeule caiſſe. Boſton fut le principal théâtre de ce ſoulèvement. Ses habitans détruiſirent, dans le port même, trois cargaiſons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ſes droits que le reſte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ſes privilèges étoit repouſſée ſans ménagement. Cette réſiſtance, quelquefois accompagnée des troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le miniſtère qui avoit des vengeances à exercer ſaiſit trop vivement la circonſtance d'un excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition ſévère.

Les gens modérés ſouhaitoient que la cité coupable fût ſeulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans ſa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère; & le 13 Mars 1774, il fût porté un bill qui fermoit le port de

Boſton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudiſſoit d'une loi ſi rigoureuſe, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Boſtoniens à cet eſprit de ſervitude qu'on avoit travaillé vainement juſqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perſévéroient dans leurs prétentions, leurs voiſins profiteroient avec empreſſement de l'interdit jetté ſur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-temps jalouſes de celle de Maſſachuſet, l'abandonneroit avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroit le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elle. De cette manière ſeroit rompue l'union de ces divers établiſſemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance, au gré de la métropole.

L'attente du miniſtère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples, qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient

à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils pèſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance ; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs ; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner, qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent, que la diviſion s'élève entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer, à livrer un peuple pour partager ſa dépouille ; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſur-tout l'indifférente & froide

perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens ; car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître ; c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiècle & de la poſtérité à la jouiſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurerent unis. L'exécution d'un bill, qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont

flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée ; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes Miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet ; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſevelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton ; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Cou-

pables, à peu de choſe près, d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée; & que toute la grâce, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la dernière ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulèvement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit circuler dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême au deuil de liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

« Les ſévérités du parlement Britannique contre Boſton, dit-on dans ces imprimés, doivent faire trembler toutes les provinces Américaines. Il ne leur reſte plus qu'à choiſir entre le fer, le feu, les horreurs de la mort, & le joug d'une obéiſſance lâche & ſervile. La voilà enfin arrivée cette époque d'une révolution importante, dont l'événement, heureux ou

funeſte, fixera à jamais les regrets ou l'admiration de la poſtérité.

Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves ? C'eſt de la ſolution de ce grand problême que va dépendre, pour le préſent, le ſort de trois millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la misère de leurs innombrables deſcendans.

Réveillez-vous donc, ô Américains ! jamais la région que vous habitez ne fut couverte d'auſſi ſombres nuages. On vous appelle rébelles, parce que vous ne voulez être taxés que par vos repréſentans. Juſtifiez cette prétention par votre courage, ou ſcellez-en la perte de tout votre ſang.

Il n'eſt plus temps de délibérer. Lorſque la main de l'oppreſſeur travaille ſans relâche à vous forger des chaînes, le ſilence ſeroit un crime & l'inaction une infamie. La conſervation des droits de la république : voilà la loi ſuprême. Celui-là ſeroit le dernier des eſclaves qui, dans le péril où ſe trouve la liberté de l'Amérique, ne feroit pas tous ſes efforts pour la conſerver ».

Cette diſpoſition étoit commune : mais l'objet important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme, à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à briſer, compoſe un tout dont on ne vient point à bout, ſi l'on ne réuſſit à le diviſer, ou par la force ou par la politique. La néceſſité de ce grand enſemble fût ſaiſie par les provinces de New-Hamsphire, de Maſſachuſet, de Rhode-Iſland, de Connecticut, de New-Yorck, de New-Jerſey, des trois comtés de la Delaware, de Maryland, de Penſilvanie, de Virginie, des deux Caroline. Ces douze colonies, auxquelles ſe joignit depuis la Géorgie, envoyèrent dans le mois de ſeptembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ſes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Cene

ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le nouveau-monde. Cet autre hémiſphère s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embraſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton le 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions, aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin

de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warten devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

« Il n'eſt point mort, dit l'orateur, il ne mourra pas cet excellent citoyen. Sa mémoire ſera éternellement préſente, éternellement chère à tous les gens de bien, à tous ceux qui aimeront leur patrie. Dans le cours borné d'une vie de 33 ans, il avoit déployé les talens de l'homme d'état, les vertus d'un ſénateur, l'ame du héros.

Vous tous qu'un même intérêt anime, approchez-vous du corps ſanglant de Warren. Lavez de vos pleurs ſes bleſſures honorables; mais ne vous arrêtez pas trop

long-temps auprès de ce cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures pour y faire déteſter le crime de la tyrannie. Qu'à cette peinture horrible, les cheveux de vos enfans ſe dreſſent ſur leurs têres; que leurs yeux s'enflamment; que leurs fronts deviennent menaçans; que leurs bouches expriment l'indignation. Alors, alors, vous leur donnerez des armes; & votre dernier vœu ſera qu'ils reviennent vainqueurs ou qu'ils finiſſent comme Warren ».

Les troubles qui agitoient Maſſachuſet ſe répétoient dans les autres provinces. Les ſcènes n'y étoient pas, à la vérité, ſanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques; mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions: par-tout ils expulſoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroiſſoient favorables à la cauſe de la métropole. Quelques hommes enrreprenans portent l'audace juſqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François ſur le lac Champlain, entre la Nouvelle-An-

gleterre & le Canada, juſqu'à faire une irruption dans cette vaſte région.

Tandis que de ſimples particuliers ou des diſtricts iſolés ſervent ſi utilement la cauſe commune, le congrès s'occupe du ſoin d'aſſembler une armée. Le commandement en eſt donné à Georges Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échapés au glaive, à la maladie, à toutes les misères, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776, avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidèle à ſes anciens maîtres.

Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ces ſuccès furent le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la déſirer hautement. On repandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre,

avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit, contre la métropole, de ses propres lumieres, & l'on disoit :

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jeté comme au hasard sur ce globe, environné de tous les maux de la nature, obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons ; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme, dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il

se

ſe réunît & s'aſſociât avec ſes ſemblables ; pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux, en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon empire, au fond des déſerts ou des bois, où leur nombre diminue de ſiècle en ſiècle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi, la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours ten-

dre à réprimer le mal. La ſociété eſt la première ; elle eſt dans ſon origine indépendante & libre ; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander ; c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſocieté a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entière à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne ; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux ; cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources : cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe : cela n'eſt pas ; & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que nous jouiſſons des mêmes qualités d'eſprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité

originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure légiſlation, ce n'eſt pas de la détruire ; c'eſt d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ſes enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puiſſe le nier ; ſur-tout ſi l'on remonte à un temps antérieur à toute légiſlation, temps où l'on verra l'homme auſſi paſſionné, auſſi déraiſonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les légiſlateurs ſe ſont-ils donc propoſé ? D'obvier à tous les déſaſtres de ce germe développé, par une ſorte d'égalité artificielle, qui ſoumit, ſans exception, les membres d'une ſociété à une ſeule autorité impartiale. C'eſt un glaive qui ſe promène indiſtinctement ſur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être phyſique qui le tînt.

Qu'en eſt-il réſulté ? C'eſt que l'hiſtoire de l'homme civiliſé n'eſt que l'hiſtoire de ſa miſère. Toutes les pages en ſont tein-

tes de ſang, les unes du ſang des oppreſſeurs, les autres du ſang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpèces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les uns des autres : mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, qu'elles qu'aient été, ou que ſoient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans ? Il n'en eſt rien ; & il eſt impoſſible que vous Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballotés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la dé-

mocratie, de la démocratie à l'anarchie; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rébellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations qui amènent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes, ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer; mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né; pour celui qui eſt à des ſiècles de ſon exiſtence.

Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi:

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement, dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui, créé hier ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un in-

ſenſé, qui ſe dévoue à une misère éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombrageuſe, chez vous Anglois, ouï, chez vous.

J'ai entendu dire à un Whig, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens, je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais ſouverain, ou du moins un mauvais miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on

y conduit le plus obſcur des malfaiteurs ; la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeller libre ; & cependant une adminiſtration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe, vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds!

La quantité de vos eſpèces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette monnoie fictive ſe ſoutient. L'événement le plus frivole peut, du ſoir au matin, la jetter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute ſubite. Les ſuites affreuſes qu'auroit ce manque de foi, ſont au-deſſus de notre imagination. Et voilà l'inſtant qu'on vous déſigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'eſt-à-dire, pour vous ſuſciter à vous-mêmes une guerre injuſte,

inſenſée, ruineuſe. Que deviendrez-vous, lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite ; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions ; lorſque vous aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes ; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim ; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué ? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains ; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rébelles...* Des rébelles ! & pourquoi ? parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce ; l'impoſer comme il lui plaît ; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, ouï, il eſt ſerf ; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par

la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point, on ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt un hydre à mille têtes, qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets.... Vos ſujets! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol.

Le consentement des aïeux, ne peut obliger les descendans ; & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'est d'un prix qui lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent est la nôtre.... La vôtre ! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes, qui accordent ce dont on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte signé par leurs ancêtres ? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappellez les descendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser

que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenſeurs; nous nous ſommes endettés pour eux... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du Sultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre: en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grevé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas ſecourus? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorſque vous leur avez adreſſé vos demandes, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé? Quand en avez-vous éprouvé des refus, ſi ce n'eſt lorſque leur appuyant la

baïonnette ſur la poitrine, vous leur avez dit : *vos tréſors ou la vie ; mourez ou ſoyez mes eſclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaiſans, vous avez le droit d'être oppreſſeurs ? Quoi ! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers, peut-être, quoique ce ne ſoit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnanime, ſans doute, de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrat. Mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la première loi, comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la patrie qu'il s'eſt faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec

celle-là eſt rompue. Toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ſes ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & ſa poſtérité, c'eſt renverſer toutes les idées d'ordre & de politique ; c'eſt trahir toutes les loix de la morale, en invoquant ſon nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des ſervices réciproques aucune exigea-t-elle en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée ?

Notre honneur eſt engagé..... Dites celui de vos mauvais adminiſtrateurs, & non le vôtre. En quoi conſiſte le véritable honneur de celui qui s'eſt trompé ? Eſt-ce à perſiſter dans ſon erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au ſentiment de la juſtice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que

n'attendiez-vous que la richeſſe eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, ſubjugués par l'opulence, vos armes ſeroient devenues inutiles. Mais quel inſtant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conſerver.

Mais plus tard ils ſeroient devenus plus nombreux ..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'aſſerviſſement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le ſouvenir de vos atrocités ſera récent ; & le fruit vous en ſera ravi. Alors, il ne vous reſtera que la honte & le remords. Il eſt un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'eſt que les grandes maſſes donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, ſi alors les Américains entreprenoient ſur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui ſur eux : que diriez-vous ? Préciſément ce qu'ils vous diſent en ce moment. Pour-

quoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus ſolides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos conſtitutions ..... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéiſſons bien, ſans avoir eu dans le paſſé, & ſans avoir pour le préſent aucune influence ſur elles ..... C'eſt-à-dire que vous êtes eſclaves, & que vous ne pouvez pas ſouffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la poſition des Américains avec la vôtre. Vous avez des repréſentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & perſonne ne ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous .....
Ne l'êtes-vous pas d'eux?

Jamais ils ne pourront ſe ſoutenir ſans nous ..... Si cela eſt, demeurez tranquilles. La néceſſité vous les ramenera.

Et ſi nous ne pouvions ſubſiſter ſans eux ...
Ce ſeroit un grand malheur : mais les

égorger

égorger pour vous en tirer, c'eſt un ſingulier expédient.

C'eſt pour leur intérêt, c'eſt pour leur bien que nous ſéviſſons contre eux, comme on ſévit contre des enfans inſenſés ..... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a conſtitués juges de ces deux objets qui les touchent de ſi près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maiſon d'un autre, par la raiſon qu'il eſt lui homme de beaucoup de ſens, & que perſonne n'eſt plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez ſon voiſin, ne ſeroit-on pas en droit de le prier de ſe retirer & de ſe mêler de ſes propres affaires ? Et ſi les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui, ſous prétexte de régir, voulût uſurper ? S'il ne cachoit ſous le maſque de la bienveillance que des vues pleines d'injuſtice, telles, par exemple, que de ſe tirer de preſſe aux dépens de ſon concitoyen ?

Nous ſommes la mère-patrie .... Quoi, toujours les noms les plus ſaints pour

ſervir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reſte, la colonie eſt formée de différentes nations, entre leſquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuſeront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un temps où l'autorité des pères & des mères ſur leurs enfans ceſſe ; & ce temps eſt celui où les enfans peuvent ſe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir ſous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutèle ne ſe changeoit pas pour nous en une contrainte inſupportable ; ſi notre avantage n'étoit pas ſans ceſſe ſacrifié au vôtre ; ſi nous n'avions pas à ſouffrir une foule d'oppreſſions de détails de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez : ſi la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'inſolence des tyrans

ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager dans un nouveau monde, en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naiſſantes. La nature, en nous favoriſant, trompe vos vœux ſecrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous reſtaſſions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fuſſions des eſclaves robuſtes pour vous ſervir & fournir ſans ceſſe à votre avidité de nouvelles ſources de richeſſes. Eſt-ce donc là une mère, eſt-ce une patrie ? Ah ! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce, qui, devenue mère, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En ſouſcrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils ſeroient plus heureux que nous..... Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus ; faut-il qu'ils ſe corrompent ? Si vous penchez vers l'eſclavage, faut-il auſſi qu'ils

vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puiſſance, à votre ſouverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré par un acte ſolemnel deſpote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiaſſent cette extravagante conceſſion ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au ſouverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous, s'il l'ordonnoit ? Le Roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, ſi votre gouvernement ſe perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe ?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution, nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le

nom Anglois : ſans quoi chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa manière, ayant ſes loix & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes plus qu'un amas de petites républiques iſolées, diviſées, ſans ceſſe ſoulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puiſſant, capable de tenter cette entrepriſe, nous l'avons à notre porte.....

S'il eſt à votre porte, il eſt loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en eſt pas moins un privilège. Mais ſéparées de la Grande-Bretagne par des mers immenſes, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos conſtitutions ? Qu'eſt-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre ſécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'eſt encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix, lorſqu'ils en ſont vexés; vous les foulez aux pieds, lorſqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorſqu'on porte la moin-

dre atteinte à ce privilège, vous pouſſez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger ; & vous portez le poignard ſur la gorge de votre concitoyen, pour le contraindre à y renoncer. Vos ports ſont ouverts à toutes les nations ; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandiſes ſe rendent par-tout où il vous plaît ; & les leurs ſont forcées de paſſer chez vous. Vous manufacturez ; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers ; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparaſſent ſes pertes. Et vous les appellez vos concitoyens ; & c'eſt ainſi que vous les invitez à recevoir votre conſtitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous ſemble ſi néceſſaire, n'eſt que celle des animaux imbécilles de la

fable, entre leſquels vous vous êtes réſervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le nouveau-monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves? Un étranger, ſur lequel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmé,

ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit : *Enfonce le poignard, ou laiſſe-moi libre ;* & vous égorgez votre frère ; & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frère ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyions que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre ? Hélas ! nous n'y ſommes que trop diſpoſés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront, s'il s'élève dans le nouveau-monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main, martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de cou-

ronnés, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du nouveau-monde, il en eſt temps ; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté ; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité les lira un jour avec un ſaint reſpect ; elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur, quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous

n'entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer ; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Meſſieurs, de la juſtice ou de l'injuſtice de vos prétentions. Je ne ſuis pas aſſez étranger aux affaires publiques pour ignorer que cet examen préliminaire & ſacré dans toutes les autres circonſtances de la vie, ſeroit déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel eſpoir vous pouvez avoir de réuſſir, & ſi vous ſerez les plus forts, quoique ce ſujet vous parût peut-être de quelque importance, & que je puſſe vraiſemblablement m'en promettre votre attention. Je ferai plus. Je ne comparerai point les avantages de votre ſituation, ſi elle réuſſit, avec les ſuites qu'elle aura ſi vous manquez de ſuccès. Je ne vous demanderai point juſqu'à quand vous avez réſolu de ſervir vos ennemis. Mais je ſup-

poſerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colonies au degré de ſervitude que vous en exigez. Apprenez-moi ſeulement comment vous les y fixerez. Par une armée ſubſiſtante? Mais cette armée qui vous épuiſera d'hommes & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne ſuivra-t-elle pas l'accroiſſement de la population ? Il n'y a que deux réponſes à faire à ma queſtion, & de ces deux réponſes, l'une me ſemble abſurde, & l'autre vous ramène au point où vous êtes. J'y ai beaucoup réfléchi ; & ſi je ne me trompe, j'ai découvert le ſeul parti raiſonnable & sûr que vous ayez à prendre. C'eſt auſſi-tôt que vous vous ſerez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de la population, puiſqu'il vous paroît plus avantageux, plus honnête & plus décent de dominer ſur un petit nombre d'eſclaves, que d'avoir pour égaux & pour amis une nation d'hommes libres.

Mais me demanderez-vous, comment arrête-t-on les progrès de la population ? L'expédient pourroit révolter des ames foibles, des eſprits puſillanimes : mais heureuſement il n'en eſt point dans cette

auguſte aſſemblée. C'eſt d'égorger ſans pitié la plus grande partie de ces indignes rébelles, & de reduire le reſte à la condition des nègres. Ces braves & généreux Spartiates, ſi vantés dans les hiſtoires anciennes & modernes, vous en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée de leur manteau, nos concitoyens & nos ſatellites iront la nuit clandeſtinement maſſacrer les enfans de nos Ilotes à côté de leurs pères, ſur le ſein de leurs mères; & ne laiſſeront vivre que le nombre ſuffiſant pour leurs travaux & notre sûreté ».

Anglois ! vous frémiſſez à cette horrible propoſition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le reſſentiment, excité par vos barbaries, peut ſe calmer; ſi les Américains peuvent fermer les yeux ſur les ravages qui les entourent; ſi, en marchant ſur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, ſur les oſſemens de leurs concitoyens éparts dans les campagnes; ſi, en reſpirant l'odeur du ſang

que vos mains ont verſé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre deſpotiſme ; s'il leur eſt permis de prendre la moindre confiance dans vos diſcours & de ſe perſuader que vous avez ſincérement renoncé à l'injuſtice de vos prétentions, commencez par rappeller vos aſſaſſins ſoudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaiſſeaux de leurs côtes ; & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous , qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente & qu'il diſe.

« O vous , nos concitoyens & nos anciens amis , permettez-nous ce titre, nous l'avons profané , mais notre repentir nous rend dignes de le reprendre , & nous aſpirons déſormais à la gloire de le conſerver. Nous confeſſons en préſence de ce ciel & de cette terre qui en ont été les témoins , nous confeſſons que nos prétentions ont été injuſtes & nos procédés barbares. Oubliez-les comme nous. Relevez vos remparts & vos fortereſſes. Raſſemblez-vous dans vos paiſibles habitations. Effaçons juſqu'à la dernière

goutte du ſang qui a coulé. Nous admirons l'eſprit généreux qui vous a dirigés. C'eſt le même auquel dans des circonſtances ſemblables nous avons dû notre ſalut. Oui, c'eſt à ces marques ſur-tout que nous vous reconnoiſſons pour nos concitoyens & pour nos frères. Vous voulez être libres; ſoyez libres. Soyez-le dans toute l'étendue que nous avons attachée nous-mêmes à ce nom ſacré. Ce n'eſt pas de nous que vous tenez ce droit. Nous ne pouvons ni vous le donner, ni vous le ravir. Vous l'avez reçu comme nous de la nature, que le crime & le fer des tyrans peuvent combattre, mais que le crime & le fer des tyrans ne peuvent détruire. Nous ne prétendons à aucune ſorte de ſupériorité ſur vous. Nous n'aſpirons qu'à l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous ſuffit. Nous connoiſſons trop bien le prix ineſtimable de nous gouverner par nous-mêmes, pour vouloir déſormais vous en dépouiller.

Maîtres & arbitres ſuprêmes de votre légiſlation, ſi vous pouvez dans vos états vous créer un meilleur gouvernement que

le nôtre, nous vous en félicitons d'avance. Votre bonheur ne nous inſpirera d'autre ſentiment que le déſir de vous imiter. Formez-vous des conſtitutions adaptées à votre climat, à votre ſol, à ce monde nouveau que vous civiliſez. Qui peut mieux connoître que vous vos propres beſoins ? Des ames fières & vertueuſes telles que les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix qu'à celles qu'elles ſe donneront elles-mêmes. Tout autre joug ſeroit indigne d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne vous demandons que de vous conformer à notre uſage dans l'aſſiète de l'impôt. Nous vous préſenterons l'état de nos beſoins ; & vous aſſigerez de vous-mêmes la juſte proportion entre vos ſecours & vos richeſſes.

D'ailleurs, exercez votre induſtrie, comme nous exerçons la nôtre ; exercez-la ſans limites. Mettez à profit les bienfaits de la nature & les contrées fécondes que vous habitez. Que le fer de vos mines, les laines de vos troupeaux, la dépouille des animaux ſauvages errans dans vos bois, façonnés dans vos manufactu-

ges, prennent ſous vos mains une valeur nouvelle. Que vos ports ſoient libres. Allez expoſer vos denrées & les productions de vos arts dans toutes les parties du monde ; allez chercher celles dont vous avez beſoin. C'eſt un de nos privilèges, qu'il ſoit auſſi le vôtre. L'empire de l'océan, que nous avons conquis par deux ſiècles de grandeur & de gloire, vous appartient comme à nous. Nous ſerons unis par les liens du commerce. Vous nous apporterez vos productions que nous accepterons de préférence à celles de tous les autres peuples, & nous eſpérons que vous préférerez les nôtres à celles de l'étranger, ſans toutefois que vous y ſoyez aſtreints par aucune loi, que par celle de l'intérêt commun, & le titre de concitoyens & d'amis.

Que vos vaiſſeaux & les nôtres, décorés du même pavillon, couvrent les mers, & que des deux côtés il s'élève des cris de joie, lorſque ces vaiſſeaux amis ſe rencontreront au milieu des déſerts de l'océan. Que la paix renaiſſe, que la concorde dure à jamais entre nous. Nous

concevons

concevons enfin que la chaîne d'une bienveillance réciproque eſt la ſeule qui puiſſe lier des empires auſſi éloignés, & que tout autre principe d'unité ſeroit injuſte & précaire.

Que ſur ce nouveau plan d'une amitié éternelle, l'agriculture, l'induſtrie, les loix, les arts, & la première de toutes les ſciences, celle de faire le plus grand bien des états & des hommes, ſe perfectionne parmi vous. Que le récit de votre bonheur appelle autour de vos habitations tous les infortunés de la terre. Que les tyrans de tous les pays, que tous les oppreſſeurs, ou politiques ou ſacrés, ſachent qu'il exiſte un lieu dans le monde où l'on peut ſe dérober à leurs chaînes; où l'humanité flétrie a relevé ſa tête; où les moiſſons croiſſent pour le pauvre, où les loix ne ſont plus que le garant de la félicité; où la religion eſt libre & la conſcience a ceſſé d'être eſclave; où la nature enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'avoir créé l'homme, & le gouvernement ſi longtemps coupable ſur toute la terre répare enfin ſes crimes. Que l'idée d'un pareil

aſyle épouvante les deſpotes & leur ſerve de frein : car ſi le bonheur des hommes leur eſt indifférent, ils ſont du moins ambitieux & avares, & veulent conſerver, & leurs pouvoirs & leurs richeſſes.

Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis, nous-mêmes nous profiterons de votre exemple. Si notre conſtitution s'altéroit ; ſi la richeſſe publique corrompoit la cour, & la cour la nation ; ſi nos rois, à qui nous avons donné tant d'exemples terribles, les oublioient enfin ; ſi nous étions menacés, nous qui étions un peuple auguſte, de ne devenir que le plus lâche & le plus vil des troupeaux, en nous vendant nous-mêmes : le ſpectacle de vos vertus & de vos loix pourroit nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs avilis, & le prix & la grandeur de la liberté ; & s'il faut que cet exemple devienne impuiſſant ; s'il faut que l'eſclavage, ſuite de la corruption vénale, s'établiſſe un jour dans ce même pays, qui a été inondé de ſang pour la cauſe de la liberté, & où nos pères ont vu les échafauds dreſſés pour les tyrans : alors

nous abandonnerons en foule cette terre ingrate livrée au deſpotiſme, & nous laiſſerons le monſtre régner ſur un déſert. Vous nous recevrez alors en qualité d'amis & de frères. Vous partagerez avec nous ce ſol, cet air libre, comme les ames de leurs généreux habitans; & grâce à vos vertus, nous retrouverons encore l'Angleterre & une patrie.

Voilà, braves concitoyens & notre eſpérance & nos vœux. Recevez donc nos ſermens, gages d'une ſi ſainte alliance. Invoquons, pour rendre ce traité plus ſolemnel, invoquons nos ancêtres communs, qui tous ont été animés de l'eſprit de liberté comme vous, & n'ont pas craint de mourir pour la défendre. Atteſtons la mémoire des fondateurs illuſtres de vos colonies, celle de vos auguſtes légiſlateurs, du philoſophe Locke, qui le premier ſur la terre fit un code de tolérance, du vénérable Penn, qui le premier fonda une ville de frères. Les ames de ces grands hommes, qui dans ce moment, ſans doute, ont les yeux fixés ſur nous, ſont dignes de préſider à un

traité qui doit assurer la paix de deux mondes. Jurons en leur présence, jurons sur ces mêmes armes avec lesquelles vous nous avez combattus, de rester à jamais unis & fidèles; & quand nous aurons prononcé tous ensemble un serment de paix, prenez alors ces mêmes armes, transportez-les dans un dépôt sacré, où les pères les montreront à chaque génération nouvelle; & là, gardez-les fidèlement d'âge en âge pour les tourner un jour contre le premier, soit Anglois, soit Américain, qui osera proposer de rompre cette alliance, également utile, également honorable pour les deux peuples ».

A ces discours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique septentrionale, retentir des plus vives acclamations, répétez avec attendrissement le nom de leurs frères Anglois, le nom de la mère-patrie. Les feux de la joie succèdent aux incendies de la discorde; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'aſſembler. Qu'en faut-il eſpérer ? La raiſon s'y fera-t-elle entendre, ou perſévérera-t-il dans ſa folie ? Sera-t-il le défenſeur des peuples ou l'inſtrument de la tyrannie des miniſtres ? Ses actes ſeront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour ? J'aſſiſte aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentiſſent de harangues pleines de modération & de ſageſſe. La douce perſuaſion y paroît couler des lèvres des orateurs les plus diſtingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eſt rempli d'eſpoir. Tout-à-coup une voix, organe du deſpotiſme & de la guerre, ſuſpend cette émotion délicieuſe.

« Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, pouvez-vous balancer un moment ? ce ſont vos droits, vos intérêts les plus importans ; c'eſt la gloire de votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens ne ſont pas attaqués par une puiſſance étrangère. Un ennemi domeſtique les menace. Le danger eſt plus grand, l'outrage eſt plus ſenſible.

Entre deux peuples rivaux & armés pour

des prétentions mutuelles, la politique peut quelquefois ſuſpendre les combats. Contre des ſujets rébelles, la plus grande faute eſt la lenteur, toute modération eſt foibleſſe. L'étendard de la révolte fut levé par l'audace, qu'il ſoit déchiré par la force. Tombe, tombe ſur les mains qui l'ont déployé, le glaive de la juſtice. Hâtons-nous. Pour étouffer les révolutions, il eſt un premier moment qu'il faut ſaiſir. Ne donnons pas aux eſprits étonnés, le temps de s'accoutumer à leur crime; aux chefs, le temps d'affermir leur pouvoir; au peuple, celui d'apprendre à obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple, dans la révolte, eſt preſque toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni ſa fureur, ni ſa haine, ni ſon amour ne lui appartiennent. On lui donne ſes paſſions comme ſes armes. Déployons à ſes yeux la force & la majeſté de l'empire Britannique. Il va tomber à nos pieds, il paſſera en un inſtant de la terreur au remords; du remords à l'obéiſſance. S'il faut uſer de la ſévérité des armes, point de ménagement. Dans la guerre civile,

la pitié eſt la plus fauſſe des vertus. Le glaive une fois tiré ne doit plus s'arrêter que par la ſoumiſſion. C'eſt à eux déſormais à répondre au ciel & à la terre, de leurs propres malheurs. Songez qu'une ſévérité paſſagère, dans ces contrées rébelles, doit nous aſſurer l'obéiſſance & la paix pour des ſiècles.

Pour ſuſpendre nos coups, pour déſarmer nos bras, on nous dit, on nous répète que ce pays eſt peuplé de nos concitoyens, de nos amis, de nos frères. Quoi, invoquer en leur faveur des noms qu'ils ont outragés, des noms qu'ils ont rompus! Ces noms, ces liens ſacrés ſont ce qui les accuſe & qui les rend coupables. Depuis quand ces titres ſi révérés n'impoſent-ils des devoirs qu'à nous? Depuis quand des enfans rébelles, ont-ils le droit de s'armer contre leur mère, de lui ravir ſon héritage, de déchirer ſon ſein? Ils parlent de liberté. Je reſpecte ce nom comme eux: mais cette liberté eſt-elle de l'indépendance? Eſt-elle le droit de renverſer une légiſlation établie & fondée depuis deux ſiècles? Eſt-elle le droit

d'uſurper tous les nôtres ? Ils parlent de liberté ; & moi je parle de la ſuprématie & de la puiſſance ſouveraine de l'Angleterre.

Quoi, s'ils avoient à former quelques plaintes, s'ils refuſoient de porter avec nous une foible portion du fardeau qui nous accable & de s'aſſocier à nos charges comme nous les aſſocions à notre grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que celle de la révolte & des armes ? On les appelle nos concitoyens & nos amis ; & moi je ne vois en eux que les perſécuteurs, & les ennemis les plus cruels de notre patrie. Nous avons des ancêtres communs ; ouï, ſans doute : mais ces reſpectables aïeux, je les évoque moi-même avec confiance. Si leurs ombres pouvoient reprendre ici leur place, leur indignation égaleroit la nôtre. Avec quel courroux ces vertueux citoyens entendroient, que ceux de leurs deſcendans, qui ſe ſont fixés au-delà des mers n'ont pas plutôt ſenti leurs forces, qu'ils en ont fait le coupable eſſai contre leur patrie ; qu'ils ſe ſont armés contre elle de ſes propres bienfaits ? Oui tous, juſqu'à cette ſecte pacifique, à

qui ſon fondateur inſpira le devoir de ne jamais tremper ſes mains dans le ſang; eux qui ont reſpecté les jours & les droits des peuples ſauvages ; eux qui par enthouſiaſme de l'humanité ont briſé les fers de leurs eſclaves : aujourd'hui également infidèles à leur pays & à leur religion , ils arment leurs mains pour le carnage ; & c'eſt contre vous. Ils traitent tous les hommes de frères ; & vous, vous ſeuls de tous les peuples , êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde que les ſauvages Américains , que les nègres de l'Afrique leur ſont déſormais moins étrangers que les citoyens de l'Angleterre.

Armez-vous. Vengez vos droits offenſés. Vengez votre grandeur trahie. Déployez cette puiſſance qui ſe fait redouter dans l'Europe , dans l'Afrique & dans l'Inde , qui a ſi ſouvent étonné l'Amérique elle-même ; & puiſqu'entre un peuple ſouverain & le ſujet qui ſe révolte , il n'y a plus déſormais d'autre traité que la force , que la force décide. Conſervez , reprenez cet univers qui vous appartient ,

& que l'ingratitude & l'audace veulent vous ravir ».

L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des repréſentans du peuple le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On lève des armées; on équipe des flottes. Les généraux; les amiraux font voile vers le nouveau-monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'a-

voient encore osé parler à la multitude que d'un accomodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les aîles duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *Le Sens Commun.* Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine, sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons

plus, le ſoleil, en éclairant cet hémiſphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout eſt changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de ſang a coulé, le temps des diſcuſſions n'eſt plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a tranſportés dans un ſiècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui meſurent l'avenir par le paſſé, croient que nous avons beſoin de la protection de l'Angleterre. Elle put être utile à une colonie naiſſante ; elle eſt devenue dangereuſe pour une nation déjà formée. L'enfance a beſoin d'être ſoutenue ; il faut que la jeuneſſe marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainſi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples ſont trop preſſés pour que cette partie du globe jouiſſe d'une paix conſtante. Les intérêts des

cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent ſans ceſſe. Amis de l'Angleterre, nous ſommes forcés d'avoir tous ſes ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, ſéparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne ſur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainſi le veut la nature, la néceſſité & le temps. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une conſtitution paſſagère ; & nous ne léguerons à notre poſtérité qu'un état incertain, des diſſenſions & des dettes. Si nous voulons aſſurer ſon bonheur, ſéparons-nous. Si nous ſommes pères, ſi nous aimons nos enfans, ſéparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre eſt trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverſer deux mille lieues pour demander des loix, pour reclamer juſtice, pour nous juſtifier de crimes imaginaires, pour ſolliciter avec baſſeſſe la cour & les miniſtres

d'un climat étranger ! Quoi, attendre pendant des années chaque réponſe, & ſi trop ſouvent encore c'étoit l'injuſtice qu'il fallût ainſi chercher à travers l'océan ! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le ſiège du pouvoir ſoit dans l'état même. Il n'y a que le deſpotiſme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainſi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui repréſentent des tyrans inviſibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la diſtance augmente, plus le deſpotiſme s'appeſantit, & les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce com-

merce eſt rompu ; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſclaves ; l'Amérique, qu'elle ſentoit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haine & la défiance, la haine qui ne pardonne pas ; la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement ? votre ruine. Vous avez beſoin de loix ; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit ? La nation Angloiſe ? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le .... ? Il eſt votre ennemi. Vous-même, dans vos aſſemblées ? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer ? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes ; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce ; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut

détruire ſans combattre ; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché ; qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement ; c'eſt-à-dire, pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage ? Quoi, ce ſera à la lueur des incendies ; ce ſera ſur la tombe

de

de nos pères, de nos enfans, de nos femmes, que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs ! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner ! Ah, nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté ſeule peut nous abſoudre. La liberté, & une liberté entière, eſt le ſeul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je ? Dès ce moment elle nous appartient. C'eſt dans les plaines ſanglantes de Lexington que nos titres ſont écrits ; c'eſt-là que l'Angleterre a déchiré de ſa main le contrat qui nous uniſſoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fuſil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeuneſſe des nations eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'eſt le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne ſont point encore entourées de

cet appareil de luxe qui ſert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne ſe ſont point énervés dans les arts de la molleſſe. On ne voit point dominer parmi nous cette nobleſſe qui, par ſa conſtitution même, eſt l'alliée néceſſaire des rois; qui n'aime la liberté que lorſqu'elle en peut faire un moyen d'oppreſſion; cette nobleſſe avide de droits & de titres, pour qui dans les temps de révolutions & de criſe, le peuple n'eſt qu'un inſtrument, pour qui le pouvoir ſuprême eſt un corrupteur tout prêt.

Vos colonies ſont formées d'hommes ſimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eſt leur premier beſoin. Les travaux ruſtiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclorre des talens inconnus. C'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ſes ſuccès : voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu. Plus tard, elle ſeroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élévera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un ſeul eſprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent, en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus ; &

l'on en eſt puni pendant des ſiècles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſéveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Etre ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer

leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots: S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rébelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiète. Il ſemble que nous ſoyons étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le temps

de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre ; trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages ; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des ſentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les eſprits hardis qui, depuis long-temps, demandoient qu'on ſe détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui juſqu'alors avoient chancelé, ſe décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut aſſez de partiſans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général ſe déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome ! avec quelle grandeur, avec quel enthouſiaſme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur ſageſſe & leur courage, élevèrent ce grand édifice ? Hancok, Franklin, les

deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette ſcène intéreſſante : mais ils ne furent pas les ſeuls. La poſtérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui ſeront tranſmis par une plume plus heureuſe que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux ſiècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté ſentira ſes yeux ſe remplir de larmes délicieuſes, ſon cœur treſſaillir de joie. On a écrit au-deſſous du buſte de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te viſiter. Jamais je ne me verrai au milieu des reſpectables perſonnages de ton aréopage ; jamais je n'aſſiſterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai déſiré ; & mes dernières

paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-temps ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux in-

convéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres quils pourroient commettre en Amérique, pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous impoſer des taxes ſans notre aveu; pour nous pri-

ver, dans plusieurs cas, de nos jugemens parjurés; pour nous transporter & nous faire juger au-delà de mers; pour nous enlever nos chartes, supprimer nos meilleures loix, altérer le fond & la forme de notre gouvernement; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères, ou à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines, & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares, accoutumés à tout massacrer, sans distinction de rang, de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangères, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractère fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche, qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnèrent une conſtitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une aſſemblée formée par les repréſentans des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens ; de les convoquer, lorſque les circonſtances le demanderoient ; de pourvoir à l'ar-

mement, à la ſubſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le temps de ſa geſtion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitution de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces mo-

mens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens ſoient ſans ceſſe au conſeil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts ſur les repréſentans à qui ils ont confié leur deſtinée.

Quoique ces principes ſoient vrais en

général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en eſt point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suiſſe, qui n'occupent qu'un terrrein de peu d'étendue, & où il eſt aiſé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même choſe des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de diſtance les uns des autres, preſque reſſerrés dans les bornes du Péloponèſe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, ſemés ſur un continent immenſe; occupant dans le nouveau-monde un eſpace de près de quinze degrés; ſéparés par des déſerts, des montagnes, des golfes & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulières de chaque province; ſi à chaque occaſion un peu importante,

chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentans, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude des débats, trop ſouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'eſt jamais dans la naiſſance d'une conſtitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de repréſentans trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exalte & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de leurs concitoyens, choiſis dans un temps où toute fonction publique eſt un danger & tout ſuffrage eſt un honneur, placés à la tête de ceux qui compoſeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les

ſiècles leur nom ſur le frontiſpice d'un monument auguſte qui s'élève. Les craintes que les partiſans du ſyſtême contraire pourroient avoir ſur cet objet paroiſſent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit ſe faire qu'un peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, ſentît affoiblir ſon courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuſe, & qui coûte des périls & du ſang. C'eſt alors qu'il ſeroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ſes oppreſſeurs, & d'avoir dépoſé ce droit dans les mains du ſénat qu'il a choiſi pour ſervir d'organe à ſa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuſe. Il ſemble lui avoir dit au moment où il l'inſtitua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras ſe laſſoit de combattre, ſi je pouvois m'avilir juſqu'à implorer le repos, ſoutiens-moi contre ma foibleſſe. N'écoute pas des vœux indignes

dignes de moi que je désavoue d'avance ; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment : mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

La guerre commence entre les Etats Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevoit de l'Isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre ; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande pos-

ſeſſion; lorſqu'en juin, Clinton & Parker étoient ſi vigoureuſement repouſſés ſur les côtes de l'Amérique méridionale. De plus grandes ſcènes ſuivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boſton. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour ſe porter ſur la petite iſle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent ſucceſſivement; le 28 août, il débarqua ſans oppoſition à l'Iſle-Longue, ſous la protection d'une flotte commandée par l'amiral ſon frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-Yorck beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Iſle-Longue; & ils ſe replièrent ſur

Kinsbridge ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer ; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au ſecond novembre, lorſque les mouvemens qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Washington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette conviction le détermina à ſe replier ſur le Jerſey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favoriſé par l'hiver, par la connoiſſance

du pays, par la nature du terrain qui ôtoit à la diſcipline une partie de ſes avantages, il pouvoit ſe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penſilvanie. Tout-à-coup, il voit ſes drapeaux abandonnés par des ſoldats dont l'engagement n'étoit que pour ſix ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reſte-t-il deux mille cinq cens avec leſquels il eſt trop heureux de pouvoir ſe ſauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paſſer la rivière à la ſuite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les diſperſer. Si les cinq mille hommes deſtinés à la conquête de Rhode-Iſland l'avoient remontée ſur les navires qui les portoient; la jonction des deux corps ſe ſeroit faite ſans oppoſition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéreſſante qui lui avoit ſervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le temps, au général Anglois d'avoir été timide &

trop circonſpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut téméraire dans la diſtribution de ſes quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fut pas reſté en Amérique un ſeul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préſomption enhardit les milices de la Penſilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur ſalut commun. Le 25 décembre, elles traverſent la Délaware & fondent inopinément ſur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Heſſois, ſi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eſt maſſacré, pris ou diſperſé tout entier. Huit jours après trois régimens Anglois ſont également chaſſés de Princeton : mais après avoir mieux ſoutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur ſolde. Ces événemens inattendus réduiſent les ennemis de l'Amérique dans le Jerſey, aux poſtes d'Amboy & de Brunſwick : encore y ſont-ils très-harcelés durant le reſte de la mauvaiſe ſaiſon. L'effet des grandes paſſions

& des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & ſe reconnoît. Toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il ſe communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en ſortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'Armée Angloiſe, déſeſpérant de ſe tracer par le Jerſey une route en Penſilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Cheſapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ſes généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'eſt pas interrompue juſqu'à Brandiſwine. Là elle attaque, elle bat les Américains le 11 ſeptembre; & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard

par le plus grand nombre de ſes habitans.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haîne, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtricts voiſins ; & ce n'eſt qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jerſey ; & ſous le commandement de Clinton ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcène s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Burgoyne à Ticonderago au mois de juillet de

l'année ſuivante. A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arrière-garde

Le général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eut réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique ſeptentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais, pour le ſuccès, il auroit fallu que pendant qu'une armée deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Burgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations

apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumet-

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-

tre les provinces confédérées.

temps ſes troupes étoient inſultées dans Boſton ; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne ; les autres colonies ſe diſpoſent à ſuivre cet exemple , ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous les yeux du parlement , les deux chambres ſe remplirent de clameurs ; & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le ſénat de la nation arrêta enfin , que la contrée rébelle à ſes décrets y ſeroit ſoumiſe par la force : mais cette réſolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre penſa généralement que des côtes ſans défenſe , que des contrées entiérement ouvertes ne réſiſteroient pas à ſes flottes & à ſes armées. Cette expédition ne lui paroiſſoit pas devoir être aſſez longue pour que les paiſibles cultivateurs de l'Amérique euſſent le temps de s'inſtruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat , les rivières , les défilés , les bois ,

les marais, le défaut de ſubſiſtances à meſure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obſtacles phyſiques qui s'oppoſeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des cauſes morales retarda encore plus les ſuccès.

La Grande-Bretagne eſt la région des partis. Ses rois parurent aſſez généralement convaincus de la néceſſité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduiſoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la compoſoient étoit animés d'un intérêt commun. Alors, à l'eſprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, ſe joignoit encore la force d'une faction, & cet eſprit de parti, premier reſſort peut-être des républiques qui remue ſi puiſſamment les ames, parce qu'il eſt toujours l'effet d'une paſſion. Pour ſortir de cette longue tutèle, George III compoſa

ſon conſeil de membres iſolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais auſſi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop ſimple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union ſi néceſſaires pour exécuter de grandes choſes. Les roues trop diviſées manquoient, pour ainſi dire, d'une impulſion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'adminiſtration reſſembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui raſſemble lui-même ſous ſa main tous les reſſorts. Il n'y eut plus d'enſemble dans les entrepriſes ; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un miniſtère ſans harmonie & ſans accord ſe vit expoſé aux attaques ſans ceſſe renaiſſantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses réſolutions quelles qu'elles fuſſent, étoient combattues par le ridi-

cule ou par le raiſonnement. On le blâmoit d'avoir ſévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la réſiſtance; ceux qui peut-être leur faiſoient paſſer des ſecours ſecrets, étoient auſſi oppoſés à l'indépendance que les adminiſtrateurs qu'on travailloit ſans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégoûter le prince de ſes confidens, ou à en obtenir le ſacrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été ſuivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des meſures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être ſon ouvrage, elle aime mieux que cette immenſe partie de l'empire Britannique en fût ſéparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les ſiennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs

qui en étoient la ſuite. Ils accordèrent au ſoldat de trop longs repos ; ils employèrent à méditer le temps d'agir ; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient priſes devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit qui en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derrière eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude. Ce ſyſtême a ſes avantages, ſur-tout dans un pays étroit & reſſerré, dans un pays hériſſé de fortereſſes ou de places de guerre. Mais dans les circonſtances préſentes & ſur le vaſte continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne fal-

loit donner le temps ni de ſe fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y ſubſtituer une marche impétueuſe & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverſe à la fois. C'étoit dans les premiers moments ſur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour ſa liberté : mais cet effroi qui naît de la ſupériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonſpection, par leur attachement trop ſervile aux principes & aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preſſoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des

peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêts qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire, qui, à la voix d'un

seul

ſeul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir; achève de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait, pour ainſi dire, la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique, d'accord avec la conſtitution, honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on, par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit l'idée difficilement dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés,

mécontens de la nation qui les ſoudoyoit; mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercénaires? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auſſi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit encore changé par une ſuite de révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les ſuccès de la dernière guerre; l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix; les grandes acquiſitions faites dans les Indes orientales: tous ces moyens de fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces tréſors allumèrent le deſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allèrent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout en France, & en empoiſonnèrent leur pays. Des conditions ſupérieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un

caractère fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémiſphère la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente, qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe; que le luxe de la paix & les volontés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné, ſelon vous, le jeu sûr

& terrible : vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile : celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au travers de tant de mers, dans les ſaiſons convenables pour l'action. Ajoutez que les conſeils de Georges III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter ſi loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obſtacles qui s'oppoſèrent au ſuccès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ſes colonies.

Pour Mais l'Amérique elle-même, comment

ne repouſſa-t-elle pas de ſes rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce nouveau-monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour ſix mois & qui le furent dans la ſuite pour trois ans ou même pour tout le temps que pourroient durer les hoſtilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne ſe mettoient en campagne que lorſque leur province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours ſur pied, ni les milices paſſagèrement aſſemblées n'avoient l'eſprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des juriſconſultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides auſſi peu verſés que leurs ſubalternes dans la ſcience très-compliquée des combats. Dans cet état de choſes, quel eſpoir de ſe meſurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la diſcipline, formés aux évolutions, inſtruits dans la tactique, abondamment pourvus de tous les inſtrumens néceſſaires à une attaque vive, à une réſiſtance opiniâtre ?

quoi les provinces confédérées n'ontpas réuſſi à chaſſer les Anglois du continent Américain.

L'enthouſiaſme ſeul auroit pu ſurmonter ces difficultés : mais en exiſta-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit eſſentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faiſoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquaſſent en doute cet autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoître, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient avec impatience la fin d'une ſcène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiſſoit pas incertain.

La fermentation dut ſe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémiſphère

que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom ſi doux d'indépendance, ſans les remuer ? Mais cette chaleur ſe ſoutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le beſoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les ſoins d'une autorité naiſſante ? Mais, loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourſuivre. On la vit punir de mort la déſertion & ſouiller par des aſſaſſinats l'étendard de la liberté. On la vit ſe refuſer à l'échange des priſonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de ſe rendre à la première ſommation. On la vit réduite à la néceſſité d'ériger des tribunaux chargés de pourſuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les poſtes confiés à leur vigilance. Il eſt vrai qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'on vouloit renvoyer dans ſes foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte ſon priſonnier :

Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez ; que quand il parviendroit à les battre, il m'en resteroit encore assez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert. Ces sentimens étoient héroïques, mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration

n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mêmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guère propre à ſoulever une multitude, ou du moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes des cadavres de ſes proches ou teintes de ſon propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la côte, s'en joignirent bientôt de plus inſupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Verſailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, ſans que les deux puiſſances n'euſſent mêlé dans leurs ſanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémiſphère, inſtruits par l'ex-

périence de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons réſolurent également de les employer à leur deſtruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares... « C'eſt, répondit-on à ſes ſollicitations, c'eſt le démêlé d'un père avec ſes enfans; il ne nous convient point d'entrer dans cette brouillerie domeſtique... Mais ſi les rébelles venoient attaquer cette province, ne nous aideriez-vous pas à les repouſſer?.. Depuis la paix, la hache de la guerre eſt enſevelie à quarante braſſes de profondeur... Vous la trouveriez sûrement, ſi vous fouilliez la terre... Le manche en eſt pourri, & nous n'en pourrions faire aucun uſage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends ſurvenus entre l'ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne prendrons part à vos diviſions atroces. La guerre entre des frères eſt une choſe

étrange & nouvelle dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laiſſé aucun exemple de cette nature. Etouffez vos haines inſenſées ; & qu'un ciel favorable diſſipe le ſombre nuage qui vous enveloppe ».

Les ſeuls Maſphis parurent s'intéreſſer au ſort des Américains. « Voilà ſeize ſchelings, leur dirent ces bons ſauvages. C'eſt tout ce que nous poſſédons. Nous comptions en acheter du rum ; nous boirons de l'eau. Nous irons chaſſer. Si quelques bêtes tombent ſous nos flèches, nous en vendrons les peaux, & nous vous en porterons le prix ».

Mais avec le temps, les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réuſſirent à lui concilier pluſieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ſes ennemis, & parce que les diſtances ne lui avoient pas permis de faire aux ſauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voiſins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les ſervices qu'on ſeroit à portée de lui rendre. Sous ſes drapeaux, des alliés, dont le caraç-

tère féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en ſouffroient des troupes royales ceux de leurs conci-toyens qu'une deſtinée plus heureuſe avoit fixés ſur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins conſidérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux, qui ſur le globe entier repréſentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du nouveau-monde. Le peu qu'on y en voyoit diſparut même aux premières hoſtilités. A ces ſignes d'une convention univerſelle, furent ſubſtitués des ſignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entrepriſe, le prix inappréciable de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent re-

pouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à ſa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentimens? eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune? eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettoit des actes d'un deſpotiſme inconnus dans les régions même façonnées à la ſervitude? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 ſeptembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 liv.

L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, ſans compter les dettes particulières à chaque province.

Les Peuples n'étoient pas dédommagés d'un fleau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes occidentales, avec tous les parages qui couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'eſt le nom Anglois qui nous a rendus odieux; nous l'abjurons ſolemnellement. Tous les hommes ſont nos frères. Nous ſommes amis de toutes les nations. Tous les pavillons peuvent, ſans crainte d'inſulte, ſe montrer ſur nos côtes, fréquenter nos ports». On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique ſeptentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de ſa plus grande proſpérité pensèrent judicieuſement que dans ſa détreſſe actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de choſe de ce qui lui ſe-

roit apporté. Les ſeuls François, qui oſent tout, osèrent braver les inconvéniens de cette liaiſon nouvelle. Mais, par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur deſtination, & les autres à leur départ des bords Américains. De pluſieurs centaines des bâtimens ſortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des ſermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impoſſibilité de traiter ſûrement avec une métropole, où un parlement renverſeroit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reſſentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poſ-

ſible que ces inquiétudes éloignées ne balançaſſent pas le poids des maux préſens.

Ainſi le penſoit le miniſtère Britannique, lorſqu'il envoya dans le nouveau-monde des agens publics, autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit propoſer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foibleſſe. Les peuples étoient déjà raſſurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient ſaiſis de l'autorité : tout avoit recouvré ſa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

La France reconnoît l'indé-

Si le miniſtère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ſes colonies,

lonies, le réduiſoit à la néceſſité de déclarer dans l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un nouveau règne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déjà fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis : & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rébelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

pendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées

pour la défenſe de leurs droits, ne lui déſillèrent par les yeux. Les ateliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fit ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiècles alloient teindre de ſang les eaux de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambi-

tion n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſphères, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcène ſanglante ne s'ouvroit pas, & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes orientales. Sans être initié dans ces myſtères de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt d'être utile & vrai. Loin de nous tout eſprit de parti qui aveugle & dégrade

ceux qui conduiſent les hommes & ceux qui oſent aſpirer à les inſtruire. Nos vœux ſont pour la patrie, & nos hommages pour la juſtice. En quelque lieu, ſous quelque forme que la vertu ſe préſente, c'eſt elle que nous honorons. Les diſtinctions de ſociétés & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juſte & magnanime eſt par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui paſſent ſous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triſte & vain plaiſir d'une indiſcrète cenſure. Mais nous parlons aux nations & à la poſtérité. Nous leur devons tranſmettre fidèlement ce qui peut influer ſur le bonheur public. Nous leur devons l'hiſtoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous oſions trahir un ſi noble devoir, nous flatterions peut-être la génération préſente qui paſſe & qui fuit : mais la juſtice & la vérité qui ſont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain.

Dans cette longue carrière nous ferons juſtes envers ceux qui exiſtent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne ſont plus. Si parmi les hommes puiſſans, il en eſt qui s'offenſent de cette liberté; ne craignons pas de leur dire que nous ne ſommes que les organes d'un tribunal ſuprême que la raiſon élève enfin ſur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions, & leur foibleſſe; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'eſt que de l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talents n'ont pas de quoi ſoutenir ſes regards! Qu'ils ſe rendent juſtice & dé-

poſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonſtances : elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ſes préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſentions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans de mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François, qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-temps. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart ſe terminèrent à

leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ces ſuccès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ſes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ſes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de ſapper ainſi les deux fondemens de la grandeur Angloiſe. Rien n'étoit plus aiſé pour une puiſſance préparée de loin aux hoſtilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement ſurpriſe & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainſi. Les immenſes richeſſes, qu'attendoit la Grande-

Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paiſiblement dans ſes rades, ſans avoir été ſeulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémiſphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, ſur leurs propres côtes, des ſubſiſtances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du beſoin ; & la métropole ſe vit privée de quatre-vingt ou cent millions arrivés preſque à ſa vue. Ces revers avoient une cauſe. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoiſe étoit depuis long-temps malheureuſe ; & c'étoit au vice de ſa conſtitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On eſſaya pluſieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens ; mais ces innovations, bonnes ou mauvaiſes, furent toujours repouſſées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ſes amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres abſolus des rades, des arſenaux, des ateliers, des magaſins, détruiſoit cette mutuelle ſurveillance que Louis XIV avoit

crue devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiſtration. Dès-lors il n'y eut plus de règle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confuſion & le déſordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeſte. Juſqu'à cette époque, c'étoit le miniſtère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à ſa politique. Cette autorité paſſa, peut-être ſans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent inſenſiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faiſoient croire que ce n'étoit pas en eſcortant peſamment, laborieuſement les navires de la nation, en ſéjournant dans des croiſières difficiles pour ſurprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à ſe faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Breſt, qu'un pareil ſervice n'avoit rien de noble & ne conduiſoit à aucun ſorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé eſt bien

bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la ſociété. Quel peut avoir été le but des états en inſtituant cette force militaire deſtinée à parcourir les mers ? N'eſt-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui ſervent ? Que pour leur donner l'occaſion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour enſanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, ſans doute. Les flottes guerrières ſont ſur l'océan ce que ſont les fortereſſes & les remparts pour les citoyens des villes, ce que ſont les armées nationales pour les provinces expoſées aux ravages de l'ennemi. Il eſt des propriétés attachées au ſol ; il en eſt d'autres créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repouſſer l'embraſement qui menace les moiſſons ? Officiers de marine, vous vous

croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez ſans doute une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes ? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens ? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune ? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprenez que la gloire eſt partout où l'on ſert l'état. Apprenez que la gloire de conſerver vaut encore mieux

que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur eſt brillante ; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richeſſes de votre pays ; ſi dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles déſolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout ſera muet & conſterné, & vos exploits ne ſeront deſtinés qu'à groſſir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuſer l'oiſiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand

cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Porſtmouth étoient bien oppoſées. On y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce. On s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le nouveau-monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation alarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme ; & ſur le champ le crédit public eſt ranimé ; les eſpérances renaiſſent, & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France ſe rempiſſent de gémiſſemens. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccède à

une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négocians ſe communique à la nation entière. Les premiers momens du ſuccès ſont toujours des momens d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité aux jugemens. La nation alors obſerve de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puiſſance & d'autorité qui leur eſt confié. On reproche aux conſeils de Louis XVI d'avoir bleſſé la majeſté de la première puiſſance du globe en déſavouant, à la face de l'univers, des ſecours qu'on ne ceſſoit de donner clandeſtinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de miniſtres ou par l'aſcendant de quelques agens obſcurs, engagé l'état dans une guerre déſaſtreuſe, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les reſſorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la baſſeſſe du vice & les convulſions

du deſpotiſme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique inſidieuſe, de s'être enveloppés dans des diſcours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui ſemble démentir les projets qu'on a formés, les ſentimens qu'on a dans ſon cœur, langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en ſert, ſans pouvoir tromper celui à qui on l'adreſſe, & qui déshonnore ſans que ce déshonneur même puiſſe être utile ni au miniſtre, ni à l'état. Combien il eut été plus noble de dire avec toute la franchiſe de la dignité ! « Anglois, vous avez abuſé de la victoire. Voici le moment d'être juſtes, ou ce ſera celui de la vengeance. L'Europe eſt laſſe de ſouffrir des tyrans. Elle rentre enfin dans ſes droits. Déſormais, ou l'égalité ou la guerre. Choiſiſſez ». C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il eſt vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier ſanguinaire, & que pour être deſpote il aſſaſſina tous ſes ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la na-

tion & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui pendant quarante ans, ſût être digne de ſon ſiècle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, & juſques dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupés à conſerver le pouvoir qu'à s'en ſervir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puiſſance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, ſe ſont-ils laiſſés prévenir ſur toutes les mers par un ennemi dont la conſtitution entraîne des lenteurs néceſſaires? Pourquoi s'être mis par un traité inconſidéré

dans

dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du nouveau-monde une eſcadre qui protégeât les colonies & fît en même-temps reſpecter notre alliance ? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur ; & juſqu'à préſent

c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui retentiſſent de toute part, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le déſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles, elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs.* Mais cette maxime, qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une

des conſtitutions de l'état ; qu'un des plus grands princes qui aient regné ſur le monde, Trajan, adopta, lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire : *je te remets cette épée pour me défendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran* : cette maxime eſt trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginèrent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabi-

net de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au Roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts; ſoit que la réſolution lui parût précipitée; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeaſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractère diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer, que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les portugais, étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique

étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mouvemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes; & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

L'Eſpagne, n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du moins de leur faire

acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du Roi ſon neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juſte; & ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejetté à Londres. C'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fuſſent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts duſſent être uniquement ſoutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de ſon cœur, n'en déſiroit pas la proſpérité; quoique ſon refus la menaçat d'un ennemi de plus.

C'eſt dans une circonſtance pareille; c'eſt lorſque la fierté élève les ames au-

deſſus de la terreur, qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choiſir entre la ruine & le déshonneur: c'eſt alors que la grandeur d'une nation ſe déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choſes par l'événement, traitent les grandes & périlleuſes réſolutions d'héroïſme ou de folie, ſelon le bon ou le mauvais ſuccès qui les ont ſuivies. Si donc on me demandoit quel eſt le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguſte & majeſtueux ſpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à ſa durée qu'à ſa gloire.

Le miniſtère Britannique ne ſe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épouſa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne alors avoit ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La

France en avoit quatre-vingt ; & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppoſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit convertis en priſon ou en hôpitaux. Inférieure en inſtrumens de guerre, cette puiſſance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diſſentions domeſtiques énervoient encore ce qui lui reſtoit de reſſources. Il eſt de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eſt par ces mouvemens inteſtins que les eſprits conſervent leur énergie & le ſouvenir toujours préſent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation ceſſe, que les haines ſoient étouffées, que les intérêts ſe confondent & ſe ſervent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les iſles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les pré-

tentions oppoſées ne ſe montrèrent dans aucune circonſtance avec moins de ménagement. Le bien général fut inſolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois diſcuté les queſtions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des inſultes les plus groſſières, que d'altercations auſſi nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui, comme lui, n'eût *ni parens ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractère, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu. Qui ſait pour quel parti les élémens ſe déclareront ! Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort

d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui diffère, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe: mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-temps ſubſiſter entre des confédérés d'un caractère auſſi oppoſé que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Eſpagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain qui tient ſecrétement ſes regards tournés vers ſa

mère-patrie & qui ſe réjouiroit des déſaſtres de ſes alliés, s'ils étoient compatibles avec ſon indépendance ? Ces nations, ſoit qu'elles agiſſent ſéparément, ſoit qu'elle agiſſent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuſer, à ſe plaindre & à ſe brouiller ? Leur plus grand eſpoir ne ſeroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne ; tandis qu'une ou deux défaites conſidérables ſeroient deſcendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puiſſances de cet hémiſphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel ſera l'événement ? La France & l'Eſpagne réunies ont pour elles des moyens puiſſans ; l'Angleterre, l'art de diriger les ſiens. La France & l'Eſpagne ont leurs tréſors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer

dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances, mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins, soit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre est abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sure & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une

guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards, qu'une guerre de rois & de miniſtres; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe; d'un empire & d'une gloire qui font ſa grandeur.

Enfin, ſi l'on conſidère l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il eſpère tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpère de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle; que par ſon caractère il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux: que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la diſgrace: ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ſes bleſſures mêmes.

L'hiſtoire nous apprend encore que peu de ligues ſe ſont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles ſe ſont formées. Athène victorieuſe de la Perſe ; Rome ſauvée d'Annibal ; dans les temps modernes, Veniſe échappée à la fameuſe ligue de Cambrai ; & de nos jours même, la Pruſſe qui par le génie d'un homme a ſu tenir tête à l'Europe, ont droit de ſuſpendre notre jugement ſur l'iſſue de la guerre préſente.

Mais ſuppoſons que la maiſon de Bourbon ait les avantages dont elle a pu ſe flatter. Quelle doit être ſa conduite ?

Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.

La France eſt ſous tous les points de vue l'empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un état d'un grand poids & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cher-

choit à augmenter ſa ſupériorité, l'alarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas traverſée dans ſes projets contre l'Angleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haîne ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphère ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainſi, les cours de Verſailles & de Madrid ſe verroient déchues de l'eſpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérence décidée ſur le globe. Ces conſidérations doivent les déterminer à preſſer les attaques, & à ne pas laiſſer à une politique prévoyante ou ſimplement jalouſe, le temps de faire de nouvelles combinaiſons. Qu'elles s'arrêtent ſur-tout à propos, & qu'un deſir immodéré d'a-

battre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique ſeptentrionale. Pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne eſt ſimple, & tel qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême?

Le nouvel hémiſphère doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui poſſédent tout, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus

rien

rien à perdre que la vie. Il eſt préparé en Amérique par l'accroiſſement de la population, des cultures, de l'induſtrie & des lumières. Tout achemine à cette ſciſſion, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Eſpagne & à la France, dont les poſſeſſions dans le nouvel hémiſphère, ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or, c'eſt ce qui arriveroit, ſi tout le nord de ces régions étoit aſſujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaſte continent ſeroit-elle aſſurée, qu'il deviendroit l'aſyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, ſéditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce, ne ſeroient pas la reſſource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuſe & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, ſe tourneroit vers les conquêtes ; & une paſſion qui a tant d'attraits ſubjugueroit aiſément les premiers colons, détournés

de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ſes invaſions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choiſiroit ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tomberoit toujours ſur des mers ſans défenſe, ou ſur des côtes priſes au dépourvu. Dans peu, les provinces du midi deviendroient la proie de celles du nord & ſuppléeroient, par la richeſſe de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les poſſeſſions de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir, c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rap-

prochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établiſſemens des autres nations, dans le nouveau-monde, jouiront d'une tranquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il régne une grande jalouſie entre les contrées du nord & celles du midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre On remarque de grandes animoſités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de ſoi le fardeau accablant des dépenſes & des dettes publiques. Mille germes de diviſions couvent généralement dans le ſein des Etats-Unis. Les dangers une fois diſparus, comment arrêter l'exploſion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un même centre tant d'eſprits égarés, tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchiſſent, & ils trouveront que l'unique

moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'eſt de laiſſer ſur leurs frontières un rival puiſſant & toujours diſpoſé à profiter de leurs diſſenſions.

Il faut la paix & la ſureté aux monarchies, il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit beſoin de Carthage; & celui qui détruiſit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céſar, ce fut le premier Caton, lorſque ſa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le ſénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Veniſe elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu ſon gouvernement & ſes loix, ſi elle n'avoit à ſa porte & preſque ſous ſes murs des voiſins puiſſans qui pourroient devenir ſes ennemis ou ſes maîtres.

Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées.

Mais, dans cette combinaiſon, à quel degré de félicité, de ſplendeur & de force pourront avec le temps s'élever les provinces confédérées.

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, ſans en excepter celles des eſ-

claves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expoſoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eſt ſi doux, que tous ceux qui combattent pour elle, ſont ſûrs d'intéreſſer nos vœux ſecrets. Leur cauſe eſt celle du genre-humain tout entier ; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreſſeurs, en exhalant du moins en liberté notre haîne contre les oppreſſeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui ſe briſent, il nous ſemble que les nôtres vont devenir plus légères ; & nous croyons quelques momens reſpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de juſtice au bri-

gand, & de conſcience à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice, qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du nouveau-monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpère. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit, avant tout, d'être vrai, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous

nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus: mais une conjecture hardie qui ſe vérifie au bout de pluſieurs ſiècles fait plus d'honneur à l'hiſtorien, qu'une longue ſuite de faits dont le récit ne peut être conteſté; & je n'écris pas ſeulement pour mes contemporains qui ne me ſurvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du ſoleil, eux & moi, nous ne ſerons plus. Mais je livre mes idées à la poſtérité & au temps. C'eſt à eux à me juger.

L'eſpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eſt que de ſoixante-ſept lieues marines; mais ſur la côte leur étendue eſt en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix juſqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres ſont preſque généralement mauvaiſes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus ſeptentrionales. L'unique reſſource de leurs habitans, c'eſt

la pêche dont le produit annuel ne s'élève pas au-deſſus de ſix millions de livres.

Le bled ſoutient principalement les provinces de New-York, de Jerſey & de Penſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes de Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline ſeptentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline méridionale & de la Géorgie, eſt parfaitement uni juſqu'à

cinquante milles de l'océan. Les pluies exceſſives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz eſt cultivé au grand détriment des hommes libres & des eſclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'élève, ce ne ſont plus que des ſables rébelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique ſeptentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifications, pour créer dans cette partie du nouveau-monde le lin, la vigne, la ſoie. La pauvreté du ſol repouſſa la première de ces vues ; le vice du climat s'oppoſa au ſuccès de la ſeconde ; & le défaut de bras ne permit pas de ſuivre la troiſième. La ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuſe que le miniſtère. Ses

bienfaits ne firent éclorre aucun des objets qu'elles avoit propoſés à l'activité & à l'induſtrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne ſe contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandiſes. Ceux qui les conſommoient lui livroient excluſivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reſte du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poiſſon, de leur riz, de leurs ſalaiſons. Cependant la balance leur fut toujours ſi défavorable, que lorſque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces déſavantages, il s'étoit ſucceſſivement formé dans le ſein des treize provinces une population de 2,981,678 perſonnes, en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppreſſion & l'intolérance y pouſſoient tous les jours de nouveaux

habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux : mais la paix le leur rouvrira ; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y paſſeront avec des projets de culture n'auront pas toute la ſatisfaction qu'ils ſe ſeront promiſe ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées ; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des ſables ſtériles, des marais mal-ſains ou des montagnes eſcarpées. L'émigration ſera plus favorable au manufacturiers & aux artiſtes, ſans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas ſans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul aſſez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement, & où la meſure des travaux & des avances n'eſt pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une ſubſiſtance aſſurée dans ces provinces, ce ſera beaucoup. Alors même les exportations ſe réduiront à rien ou à fort peu de choſe : mais

l'induſtrie intérieure remplacera l'induſtrie étrangère. A peu de choſe près, le pays pourra ſe ſuffire à lui-même, pourvu que ſes habitans ſachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique ſeptentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & ſur-tout que celui de la mère-patrie vous inſtruiſe. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richeſſes qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère, d'où naît l'inſolence des uns & l'aviliſſement des autres. Garantiſſez-vous de l'eſprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à meſure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aiſance & la ſanté dans le travail; la proſpérité dans la culture des terres & les ateliers de l'induſtrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites proſpérer les ſciences & les arts qui diſtinguent l'homme policé

de l'homme ſauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'eſt des écoles publiques, n'en doutez pas, que ſortent les magiſtrats éclairés, les militaires inſtruits & courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeuneſſe ſe dépraver, la nation eſt ſur ſon déclin. Que la liberté ait une baſe inébranlable dans la ſageſſe de vos conſtitutions, & qu'elle ſoit l'indeſtructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établiſſez aucune préférence légale entre les cultes. La ſuperſtition eſt innocente par-tout où elle n'eſt ni protégée, ni perſécutée ; & que votre durée ſoit, s'il ſe peut, égale à celle du monde.

FIN.

E R R A T A.

Page 21 *lig.* 24, l'abandonneroit, *liſez* l'abandonneroient.

Page 21 *lig.* 26, cueilleroit, *liſez* ceuilleroient.

Page 25 *lig.* 12, au, *liſez* du.

Page 137 *lig.* 25, aucun, *liſez* aucune.

TABLE

DES MATIÈRES.

ÉTAT de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre. 1763. 1

L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours. 3

L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander. 13

Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies : Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter. 19

Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement. 31

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies. 58

L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force. 74

Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes. 86

La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre. 97

71-123
Tomai
21 sept 97

Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réuſſi à chaſſer les Anglois du continent Américain. 116
La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre. 128
L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette dernière puiſſance. 149
Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe. 158
Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées. 164

FIN DE LA TABLE.

E781
R274g

B 08
6302
F239